



Le lieutenant Sigl, chef des forces allemandes à Tabora.
(D'après une photographie du capitaine Jacques. Gravure
extraite du *Mouvement antiesclavagiste*.)

Dimanche, 20 septembre. — J'ai déjeuné à midi chez M. Sigl, commandant de Tabora. En réalité, il n'est pas officiellement à la tête de cette localité. Il y a 5 ans, il a été envoyé en expédition dans l'intérieur de l'Afrique, et principalement au lac Victoria Nyanza, pour voir l'état des populations et essayer d'occuper Tabora. Il y a réussi, et au mois de janvier dernier, il prenait possession de cette ville, où il s'installait comme commandant provisoire, en attendant que le gouvernement allemand nomme un commandant définitif. A la date de ce jour, il n'a encore rien reçu sous ce rapport et il craint fort de ne pouvoir tenir encore longtemps, par suite des intrigues des Arabes. C'est imprudent de le laisser dans cette situation. Il serait tué depuis longtemps si l'on ne craignait l'expédition allemande, qui doit se faire bientôt. M. Sigl n'a avec lui que 80 soldats tout au plus et un petit canon; il nous disait que si dans deux mois, le commandant nommé par le gouvernement n'arrive pas, ou s'il ne reçoit pas quelques centaines de soldats bien armés, il quitte Tabora et rentre en Europe. A son arrivée dans l'intérieur, il avait deux sous-officiers blancs : l'un a été tué dans la guerre dont je parlais le 7 septembre, et il a dû renvoyer à la côte le second, qui était malade.

Je vais dire maintenant quelques mots de **Tabora**. La ville est commerçante et gouvernée par un sultan ou vali, du nom de Sed Bed Rachid; mais il gouverne de concert avec le commandant allemand, lequel a tout à dire. Il existe à Tabora un marché dans le genre de celui de Bagamoyo; c'est le premier marché que l'on rencontre depuis la côte. L'argent n'y a pas cours, comme du reste dans tout l'intérieur de l'Afrique; on paie au moyen d'étoffes appelées méricani, satini et kaniki, etc.; c'est donc en quelque sorte un échange de marchandises.

Tabora se compose d'un grand nombre de tembés et de huttes, disséminés çà et là et entourés de jardins et de petits champs de pommes de terre ou de manioc; il y a de grands chemins formant les rues. La population est très mêlée, car elle se compose d'arabes et de nègres

venant de la côte et de l'intérieur. On fabrique ici beaucoup d'excellent pombé, ou bière du pays. Cette boisson est faite avec du moutama (sorte de grain) et, parce qu'elle fermente très fort, on s'en sert comme levure pour le pain. Nous mangeons du pain fait avec de la farine de froment cultivé dans le pays; mélangée avec de la farine de moutama, elle fait un très bon pain de couleur grise.

Je puis vous donner ici les dernières nouvelles d'Emin Pacha, qui est un peu fou, dit-on : il veut aller reprendre l'ivoire qu'il a laissé dans son ancienne province, appartenant maintenant aux Anglais, et il paraît qu'un colonel anglais est à ses trousses avec 600 soldats et un canon Maxim.

Lundi, 21; Mardi, 22, et Mercredi, 23 septembre.—

Continué les préparatifs du départ fixé au 24 septembre. Je vais vous conter ici des choses que beaucoup ignorent en Europe.

N'est-ce pas imprudence de la part du gouvernement allemand de *vendre de la poudre et des fusils aux Arabes* et aux indigènes, car cette poudre et ces fusils serviront un jour contre eux.

Combien de fois, à Bagamoyo, n'avons-nous pas vu partir des caravanes chargées de tonnelets de poudre ? Tous les jours il en partait. Une seule caravane en emporta 8250 livres; les Anglais agissent de la même façon, et il existe entre ceux-ci et les Allemands une concurrence à outrance pour la livraison de la poudre. Les Anglais écoulent la poudre sur le marché de Mombaza. Dans le Maniéma, il y a beaucoup de fusils et de poudre : c'est là le quartier général des Arabes, et c'est là que, s'ils y sont contraints, ils joueront leur dernier atout, lorsqu'ils se verront pourchassés.

C'est, je crois, dans les environs que le capitaine Jacques va précisément établir son poste. Tippto-Tip a vendu à Emin Pacha et à son expédition 50000 capsules; ce sont donc les Arabes qui fournissent des munitions aux Européens !

Par cette manière d'agir, le gouvernement allemand

trouve un moyen de se faire de l'argent, et si les commandants de Mpouapoua et de Tabora font des observations à ce sujet, le susdit gouvernement leur répond qu'on ne peut pas empêcher le commerce. Fameux commerce, va ! Aussi, les Allemands verront-ils dans quelques années leur colonie dégringoler, car elle ne leur rapporte absolument rien ; elle ne rapporte pas même de quoi payer leurs agents. D'ici à quelque temps, il y aura encore un soulèvement comme cela a eu lieu à la côte, il y a deux ou trois ans. Cela n'arriverait pas si l'on ne fournissait pas des armes et de la poudre au pays (1).

1. Cette prévision ne s'est que trop réalisée : un an après, en 1892, le soulèvement des Arabes se manifestait partout dans les régions centrales.



CHAPITRE CINQUIÈME.

De Tabora au lac Tanganika.

Départ de Tabora. — Un orage. — Dans l'Ounyanimbé. — Danse guerrière. — Quantité d'animaux ; hyènes et crocodiles. — Chasse à l'hippopotame. — Lion et rats. — Seize têtes de morts. Nouvelles de Joubert. — L'eau et le sorcier. — La plaine et les montagnes. — *Hourrah Tanganika!* — A Karéma, chez les Pères Blancs. — Le capitaine Joubert. — La jonction est donc faite.

X^e LETTRE (*suite*).

Jeudi, 24 septembre. — NOUS voilà donc de nouveau en marche : notre but, cette fois, est Karéma.

Après avoir déjeuné chez M. Sigl et lui avoir fait nos adieux, nous nous mettons en route à une heure après midi pour *Tema*, distant de 4 lieues et demie. Nous avons traversé une bonne partie de Tabora, semée de quantité de tombés. A 5 h. $\frac{1}{2}$, j'arrive au camp, ayant fort soif, mais je me désaltère à un puits dont l'eau est excellente et claire. Vers 7 heures, le ciel se couvre, et un petit orage éclate, accompagné d'un peu de pluie : les éclairs et les coups de tonnerre se succèdent presque sans interruption, mais cet orage n'est rien en comparaison de ceux que j'aurai à essayer au Congo, car il paraît que là les orages sont très fréquents, surtout violents et accompagnés de fortes pluies.

Vendredi, 25 septembre. — En route pour le camp d'*Igoua* à sept heures du matin, et arrivée à onze heures et demie. Nous marchons tous les quatre ensemble, avec tous les soldats et une cinquantaine de porteurs, car la caravane est partie de Tabora avant nous, conduite par Dausa, un des agents de Sewa Adji à Tabora. D'ailleurs, aucun danger sur la route.

Nous sommes donc dans la contrée de l'*Ounyanimbé*, province de l'*Ounyamouési* : cette contrée est très peuplée ; aussi on traverse grand nombre de villages, où les

indigènes sont affables, et lorsqu'on leur demande à boire, ils s'empressent de vous apporter un grand vase d'eau fraîche. Quelle différence avec cette contrée de l'Ougogo, dont les habitants s'enfermaient dans leurs tembés et vous refusaient l'eau !

Ainsi dernièrement, lorsque nous étions en route pour Roubouga, ce n'est que grâce aux Askaris que nous avons pu avoir de l'eau dans un tembé : aussi, pour nous rattraper, en avons-nous bu et en avons-nous emporté ! Arrivés à Igoua, nous apprenons que la caravane est campée à une demi-heure de notre camp ; nous la rejoindrons demain à *Toutoua*. Les indigènes nous ont apporté des cadeaux et de l'excellent pombé, qui nous fait toujours grand plaisir. C'est un bon breuvage quand on le prend en mangeant.

Samedi, 26 septembre. — Nous avons quitté le camp à sept heures, pour arriver à *Toutoua* à onze heures et demie. Là nous avons retrouvé une grande partie de la caravane. Le commandant a envoyé, ce matin, quelques Askaris chercher les fusils que des déserteurs avaient enlevés. A quatre heures, trois fusils étaient rentrés. La marche d'aujourd'hui a comporté la traversée d'une forêt assez riche en feuillage. L'eau est bonne et la population excellente.

Dimanche, 27 septembre. — Départ pour *Igonda* à six heures et demie, et arrivée à huit heures un quart. C'est une bien petite marche. Nous avons vu la limite de l'Ounyaniembé, marquée par une longue allée bordée de grands arbres. La caravane avance bien maintenant : nous marchons tous les quatre en tête, sans nous occuper d'elle. Elle est d'ailleurs bien conduite. L'après-midi, nous avons reçu la visite de la reine d'*Igonda*, qui nous a fait des cadeaux.

Lundi, 28 septembre. — En route pour *Commoua Iaghé* à six heures quarante-cinq, et arrivée vers dix heures et demie. La verdure est partout magnifique, et la nature ne la ménage pas. Le camp est établi dans un ancien champ de moutama. Il y a quatre villages établis

à quelque distance du campement ; entre autres Maembi, dont le chef est Loueba, et la reine Tchanza : ceux-ci nous ont fait plusieurs cadeaux. L'eau est bonne. Température au soleil : à quatre heures, 42° : à cinq heures et demie, 32°.

Mardi, 29 septembre. — Départ de Commoua Iaghé à six heures vingt, et arrivée à *Simbiri* vers neuf heures et demie. La route n'a pas été aussi gaie qu'hier : peu de verdure. Le reste de la caravane nous rejoint vers quatre heures du soir. A ce moment, les porteurs, au nombre d'une soixantaine, nous ont offert le spectacle d'une danse guerrière qui a duré plus d'une heure. Il fallait voir tous ces malheureux transpirer et souffler pendant cette longue danse !

L'eau est, ici, belle et bien claire.

Mercredi, 30 septembre. — Je suis parti à six heures un quart du camp de *Simbiri*, pour arriver vers dix heures au camp de *Kakoma*, qui est établi dans un ancien champ. La route a été belle : beaucoup de verdure. C'est bien singulier ce changement de paysage d'un jour à l'autre ! En tous cas, le voyage de Tabora à Karéma est le plus agréable que nous ayons eu depuis Bagamoyo. C'est autre chose que les bords de la Meuse ! Plusieurs tombés sont établis sur la route. Nous allons entrer dans un pays fort giboyeux : déjà le commandant a aperçu une antilope, des girafes, des zèbres, etc.

A notre arrivée, nous recevons le courrier venant de Karéma de la part du Père Randabel, supérieur de la Mission, et nous disant que nous arrivons bien à propos au lac ; la rumeur publique a déjà appris notre arrivée, et les Arabes sont inquiets. Le Père nous dit aussi que le capitaine Joubert n'est plus à Mpala et qu'il a établi son poste à Saint-Louis de Mirumbi, au-dessous de Mpala.

L'eau est impure au campement de *Kakoma*.

Jeudi, 1^{er} octobre. — Départ pour *Kisindé* à six heures, et arrivée à onze heures et demie du matin. Le capitaine a pris les devants de la caravane pour se rendre à la chasse ; il a pu tirer, mais difficilement, à cause

des arbres, qui lui ont fait rater plusieurs bêtes. C'est incroyable la quantité d'animaux peuplant l'Afrique.

Tout le voyage d'aujourd'hui a consisté dans la traversée d'un grand bois, à l'extrémité duquel sont établis deux villages. Ces gens ont dû défricher beaucoup pour obtenir de si beaux champs. Après avoir marché encore une demi-heure, j'arrive au village de Kisimdé, caché dans un bouquet de bananiers et d'euphorbes; le camp est établi à quelque distance de ce village, au bord de la forêt. L'eau est bonne. Un des villages dont je vous parlais plus haut est Kouâ-kouou et appartient au sultan de Kakoma. Demain, nous camperons encore ici.

Vendredi, 2 octobre. — Le commandant est parti ce matin à la chasse et nous a rapporté une antilope. Kisimdé est le dernier village de l'Ounyanimbé, que nous quittons définitivement après avoir traversé l'Ougando, pour entrer dans l'Oukonongo. Le soir, nous avons eu une averse. La nuit, j'ai entendu plusieurs hyènes près du camp.

Samedi, 3 octobre. — Tout au matin, avant le jour, le camp est réveillé par les cris des porteurs qui voient une hyène faire invasion dans notre camp, tentée sans doute par notre troupeau de chèvres; mais, aux cris poussés par nos pagazis, elle a pris la fuite.

J'ai quitté le camp ce matin à six heures et demie. La route traverse une plaine pendant deux ou trois heures et ensuite une partie de la forêt.

Comme je le disais plus haut, ce pays est fort giboyeux, à en juger par les nombreuses traces d'animaux, et le gibier est tellement abondant que plusieurs lions ont établi leur repaire dans les environs. Vers dix heures et demie, on arrive au bord de la rivière l'Ougalla, desséchée en beaucoup d'endroits. Elle forme en ce moment de petits étangs peuplés d'hippopotames et de crocodiles. Le camp est établi à cet endroit dans une vaste clairière au milieu de la forêt.

Aussitôt arrivé, le commandant s'est rendu à un étang pour y chasser. Cet étang, qui n'avait pas une superficie de quatre-vingts mètres de long sur autant de large, contenait quantité d'*hippopotames et de crocodiles.*



Seef-ben-Saad, vali ou chef Arabe de Tabora, devant
un tembé.

(Gravure extraite du *Mouvement antiesclavagiste.*)

L'après midi je suis allé retrouver le commandant et j'ai pu tirer aussi. Le commandant a tué un grand crocodile que l'on a conduit au camp : il mesurait cinq ou six mètres de longueur. On a continué la chasse jusqu'à la soirée, et plusieurs crocodiles ont été culbutés, ainsi que plusieurs hippopotames, dont deux sont sûrement blessés à mort ; il doit cependant y en avoir un plus grand nombre, mais c'est demain matin que nous connaissons le nombre des victimes.

Voici en quoi consiste cette chasse très simple et surtout amusante ; on s'installe au bord de l'étang et on attend. Les hippopotames sont entièrement sous l'eau, et de temps à autre ils viennent aspirer l'air pendant quelques secondes ; on n'aperçoit alors que les naseaux dépassant un peu la surface de l'eau. Mais, de temps en temps, une de ces bêtes, plus franche que les autres, montre un peu trop le mufle et aussitôt on lui envoie une balle. Si on l'a touchée au bon endroit, à l'œil, de préférence, la bête a son compte : elle plonge, et ce n'est que quatre heures après qu'elle reparait, morte, à la surface.

Quant à la *chasse au crocodile*, lorsque l'animal apparaît à la surface, on lui adresse un plomb dans la tête ; il fait quelques contorsions, et pendant ce temps, on lui tire encore deux ou trois coups de fusil : la vilaine bête est alors morte. Vous voyez que c'est vite fait, et que l'Afrique a des agréments pour un bon tireur ; c'est autre chose que la chasse au lièvre, n'est-ce pas ?

La chasse à l'hippopotame n'est pas dangereuse, tant que l'animal est à l'eau, son élément favori, dont il ne cherche pas à sortir ; il ne bouge plus de l'eau, si on lui fait la chasse. Mais à terre, l'hippopotame est dangereux, et, s'il vous atteint, il vous piétine et vous écrase.

Demain, les porteurs pourront se régaler de viande ; nous resterons au camp de l'Ougalla pour leur permettre de dépecer les hippopotames ; les Askaris n'en mangent pas, disant que c'est de la viande impure. Le soir, j'ai encore entendu des hyènes.

Dimanche, 4 octobre. — Nous nous reposons donc encore aujourd'hui et nous suppléons au défaut de messe

le mieux que nous pouvons. Que ne sommes-nous déjà chez les missionnaires !

Après le déjeuner, nous nous sommes rendus à l'étang. Les porteurs avaient déjà retiré les bêtes tuées : quatre hippopotames et trois crocodiles étaient sur leurs flancs. Le commandant a pris des photographies de ces animaux. Pendant la journée, deux hippopotames et deux crocodiles sont encore revenus à la surface de l'eau et des gens de la caravane en ont achevé un autre, ce qui porte à sept le nombre de ces monstres tués dans notre chasse vraiment fantastique d'hier, sans compter ceux qui sont allés mourir dans la forêt. Les porteurs s'en sont donnés à cœur joie et ils avaient de la viande en telle quantité qu'ils n'ont pas pu dépecer toutes les bêtes. Il est vrai qu'un hippopotame ordinaire donne plus de mille kilog. de viande. Cette bête est énorme, la tête surtout est volumineuse. La chair ressemble assez à celle du porc. La peau est épaisse de près de deux doigts.

Lundi, 5 octobre. — La nuit, j'ai entendu plusieurs hyènes aux environs du camp, et le voisinage des lions n'a rien de rassurant pour les peureux. On quitte le camp à six heures et, à onze heures et demie, on arrive à *Louamba Koatcha*, après avoir traversé un pori sans végétation. Le soir, un lion est venu rugir près du camp.

Mardi, 6 octobre. — Le départ a eu lieu à six heures un quart. Le pays est toujours sauvage et triste. A neuf heures et demie, on arrive à *Moinam binouca*, où on établit le camp. Le terrain est mauvais et miné par les rats. L'après-midi, nous avons reçu une averse.

Mercredi, 7 octobre. — J'ai quitté le camp à six heures. La verdure commence à réapparaître. A onze heures et demie on arrive à *Oukabala*. Le village est masqué par une double haie d'euphorbes et de ronces. Le camp est établi au bord d'un petit lac, dont l'eau est excellente. Des hyènes nous ont encore donné un concert la nuit.

Jeudi, 8 octobre. — Départ pour le *Kilimanne* à six heures. On a traversé d'abord une forêt, dont le sol est

ferrugineux; ensuite, on a grimpé une rude montagne pierreuse, et à midi, on est arrivé au campement, en plein bois.

Vendredi, 9 octobre. — Départ à six heures. On traverse toujours la même forêt qu'hier. A huit heures et demie, on est en vue du village de *Kalambéga*, où l'on campe. Ce village est de construction récente.

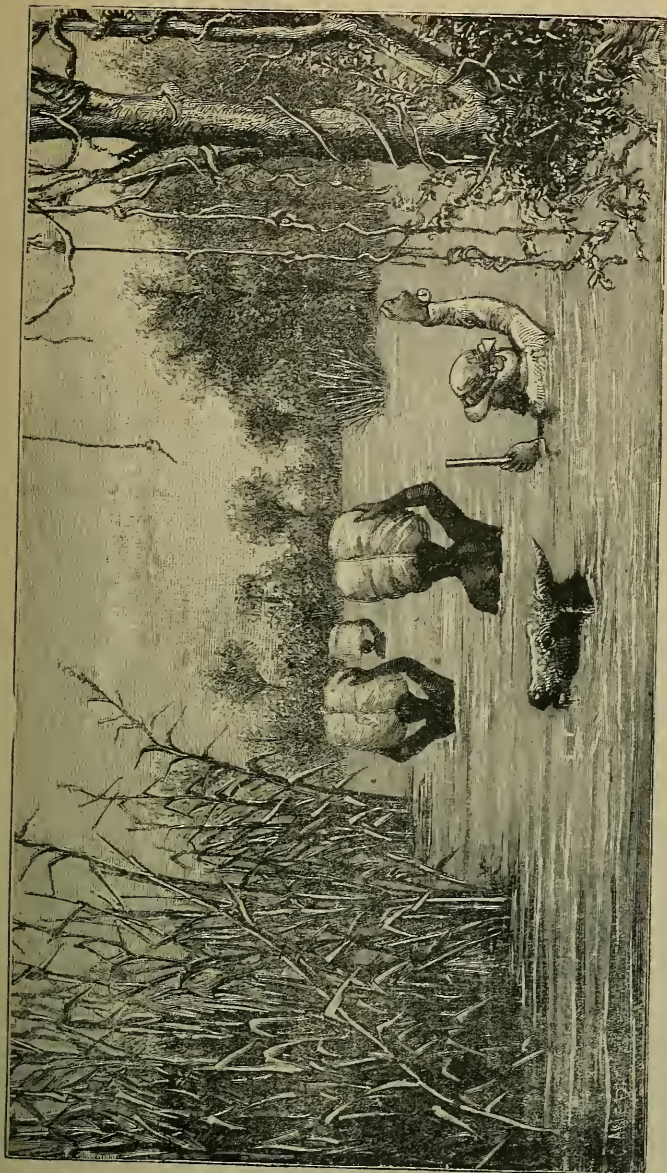
Samedi, 10 octobre. — Je quitte le camp à cinq heures et demie. A huit heures, on arrive au village de *Bahasuisa*, et plus loin on rencontre encore deux villages en construction. A dix heures, nous campons à *Moukalaga*, village entouré de plantations. L'eau y est bonne. Le chef nous a fait des cadeaux.

Dimanche, 11 octobre. — A cinq heures et demie du matin, on devait lever le camp. Les porteurs refusent de partir et veulent rester aujourd'hui à *Moukalaga*; plusieurs même s'enfuient. Les Askaris recherchent les fuyards et les ramènent au camp. Enfin à sept heures quarante-cinq, on quitte *Moukalaga* et l'on parcourt une forêt interminable, ravissante de verdure; on y campe à une heure et demie au lieu dit *Simbo*. L'eau y est mauvaise. Le soir, j'ai entendu des buffles.

Lundi, 12 octobre. — Départ pour *Conawé* à cinq heures et demie. On continue à traverser la même forêt qu'hier. Il y a beaucoup de montagnes à gravir: la route est bordée de gros rochers et de ronces. Il y a ici des traces d'éléphants. A neuf heures et demie, on arrive en vue du village. Le *niampara* vient à notre rencontre et nous conduit dans l'intérieur.

A l'une des entrées un hideux spectacle s'offre à notre vue: seize têtes d'hommes se balancent au haut de perches; c'est réellement dégoûtant.

Les indigènes de cet endroit sont en guerre avec ceux de *Pomboué*, et après un combat, l'habitude est de trancher les têtes des ennemis tués et de les suspendre comme trophée; parmi ces têtes, plusieurs sont toutes fraîches. Le village est entouré d'une haute clôture et d'un



Passage d'une rivière.

fouillis d'arbres impénétrable. Il y a huit jours, ce village a encore été attaqué par les indigènes de Pomboué, qui voulaient y pénétrer la nuit par une des portes, mais les gens de Conawé s'en étant aperçus, purent les mettre en fuite. Il y a deux jours encore, les assaillants ont voulu les attaquer, mais apprenant que notre caravane allait passer, ils se sont retirés. Le chef du village aurait voulu nous entraîner dans cette guerre et nous a fait cadeau d'un mouton et d'une chèvre. Le camp est établi au milieu du village, qui a été en partie détruit. On voit encore beaucoup de décombres de huttes et de tombés. L'eau est excellente.

L'après-midi, nous avons reçu une lettre, devinez de qui?... Du *capitaine Joubert*. Il nous dit qu'il nous voit arriver avec grand plaisir, et qu'il regrette de ne pouvoir venir à Karéma, se trouvant seul et craignant les Rougas-Rougas, que les Arabes ont soulevés.

Mardi, 13 octobre. — On part à six heures un quart. A sept heures quarante-cinq on arrive à la rivière Katouma, après être passés à côté d'un petit village admirablement bien fortifié. L'après-midi, nous ferons une tirikéza (deuxième étape). A onze heures un quart, nous nous mettons en route pour traverser un pori, puis nous arrivons au campement, situé en pleine forêt. Nous trouvons enfin de l'eau en cet endroit souvent à sec; les porteurs attribuent à un msimou ou sorcier, le pouvoir de faire venir et disparaître l'eau à son gré. L'explication en est bien simple: on ne trouve pas d'eau quand une caravane, vous précédant de près, a épuisé la source; comme nous suivons de huit jours la caravane de M. Stairs, l'eau a eu le temps de revenir pour nous.

Mercredi, 14 octobre. — Le départ s'est effectué à cinq heures vingt. Après avoir traversé une magnifique forêt, il est sept heures lorsque nous arrivons en vue d'une **plaine basse**, couverte d'herbes roussies par le soleil et tellement grande qu'on ne peut s'en faire une idée. A l'extrémité où nous la voyons, il faudrait plus d'une heure pour la traverser dans sa largeur; quant à la

longueur, elle s'étend, dit-on, jusqu'au Maniéma. On voyait au loin, dans cette plaine, de nombreux troupeaux d'antilopes ; c'est par centaines qu'on les comptait. Plus loin, dans la brume, on voyait de hautes montagnes dont le pied se baigne certainement dans le lac Tanganika. La vue de ces montagnes nous réjouit, car on se sent près du but.

Après avoir traversé la plaine, qui est toute couverte d'eau au temps de la *massica* (saison des pluies), on marche encore jusque midi et on campe près du village de Kamba. Là, deux Arabes viennent à notre rencontre au milieu du village, nous offrent de l'eau... sucrée, s'il vous plaît, et nous font cadeau de plusieurs canards. Nous campons dans un champ, auprès d'une rivière desséchée, mais où il y a encore de l'eau excellente, à certains endroits.

On trouve ici beaucoup de traces d'éléphants.

Jeudi, 15 octobre. — Départ à cinq heures quarante. On ne marche plus, on vole. On fait la traversée d'un pori pour arriver aujourd'hui à Karéma. Le chemin, excellent au départ, devient bien mauvais : le sol est fort rocailleux. On marche, on marche toujours. On escalade des montagnes, puis on descend dans une plaine. Vers onze heures, on passe à côté de plusieurs villages de construction assez récente. Le commandant tue une antilope, dont nous emportons un gigot pour les missionnaires.

Vers deux heures, on escalade encore une montagne, et, arrivé au sommet, que voit-on ? Une nappe bleue se dessine au loin, c'est le *lac Tanganika* !!

Nous nous arrêtons et en chœur nous crions : *hourrah Tanganika* ! comme c'est la coutume, du reste.

Voilà donc le fameux lac vers lequel nous nous acheminions. Nous le tenons enfin. Après avoir traversé une plaine et contourné une seconde montagne, c'est comme un coup de théâtre : nous nous trouvons à quelques pas de la mission de Karéma. Les Pères viennent à notre rencontre, nous accueillent avec joie et nous demandent des nouvelles de notre voyage.

Aussitôt après notre arrivée, les Pères nous font dîner.

Nous mangeons du poisson venant du lac, et buvons de l'eau du lac. Cette eau est claire comme du cristal et d'une fraîcheur remarquable. Nous sommes toujours sûrs de ne pas mourir de soif. Le capitaine Stairs est encore à Karéma, où il est arrivé depuis deux ou trois jours ; nous avons donc failli le rattraper encore une fois en route.

Voici quelques mots sur Karéma.

La mission de Karéma est dirigée par les Pères blancs d'Alger. Ils occupent et entretiennent l'ancien fort, construit d'abord par le capitaine belge Cambier, en 1879, et achevé par le capitaine Storms, en 1882. C'est un grand tembé (village) entouré de hauts murs et pouvant servir de citadelle. C'est là que nous demeurerons, en attendant que nous puissions traverser le lac. La caravane arrivant demain, nous remiserons nos charges dans une grande salle.

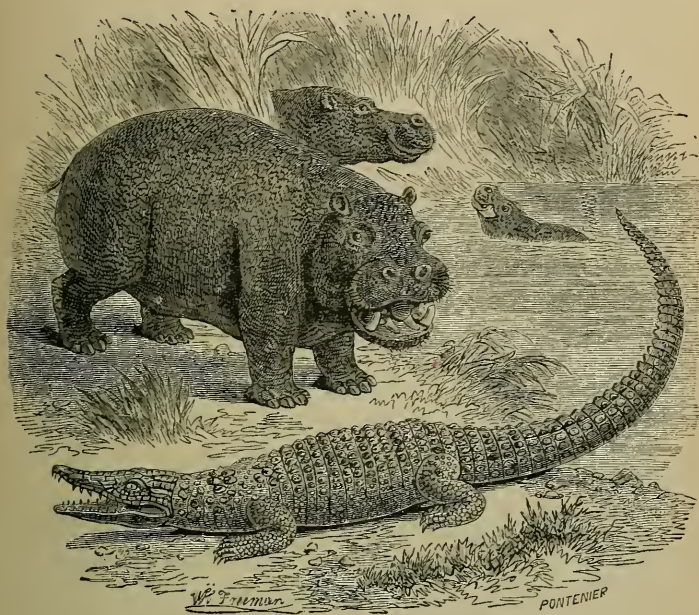
Samedi, 17 octobre. — La caravane est arrivée ce matin, et toute la journée nous avons arrangé et vérifié les charges. Les Pères sont très aimables et font tout pour nous être agréables. Ce qui nous fait aussi grand plaisir ici, c'est d'entendre sonner l'*Angelus* ; la cloche rappelle le pays, le Bon Dieu et la très sainte Vierge ; c'est si rare en Afrique.

Dimanche, 18 octobre. — Nous avons été à la messe le matin, et à la chasse l'après-midi. Le commandant me dit que je partirai par le premier bateau, car le capitaine Joubert a absolument besoin de quelqu'un immédiatement.

Je serai donc le *premier de l'Expédition* qui traverserai le lac et je vais entrer de suite en fonctions. La traversée se fait au moyen de grandes barques, d'une seule pièce, taillées dans un arbre. Nous disposerons de plusieurs barques dont deux appartiennent au capitaine Joubert, et deux à la mission de Karéma. Pour arriver à Mpala, la traversée dure une bonne dizaine d'heures par un vent favorable ; sinon il faut 2 ou 3 jours. La barque est à voile et contient 2 pilotes et 12 rameurs.

Voilà deux ans que le capitaine Joubert a quitté

Mpala pour habiter Saint-Louis de Mirumbi ; c'est le nom qu'il a donné à son fort. Il est marié depuis bientôt quatre ans et il y a douze ans qu'il est venu en Afrique pour la première fois. A Mirumbi, le capitaine Joubert a deux villages à gouverner. Nous avons appris qu'il a été attaqué par les Arabes il y a huit jours, et que le soulèvement s'est arrêté à la nouvelle de l'arrivée de notre expédition.



Hippopotames et Crocodiles.

Lundi, 19 octobre. — Me voici donc à Karéma et sur le point d'occuper le poste que m'a assigné la Société antiesclavagiste. Je pars demain vers 6 ou 7 heures du soir, pour arriver le lendemain matin à l'autre côté du lac. Nous allons donc commencer à travailler et à rassurer les populations. Il paraît que sur le territoire du capitaine Joubert, il y a beaucoup de réfugiés qui ont fui devant les rafles des Arabes. A Karéma, il y a plus de

400 enfants à la mission : tous ont été rachetés par les missionnaires.

Je dois ici fermer ma lettre (1), car le bateau va partir.

Priez pour moi. Votre fils affectionné

ALEXIS VRITHOFF.

XI^e LETTRE (2).

Saint-Louis de Mirumbi.

Mardi, 20, et mercredi, 21 octobre. — J'AI quitté Karéma le mardi à 7 h. $\frac{1}{4}$ du soir, et après une bonne nuit, j'arrive le lendemain vers une heure après midi à la baie des Crocodiles, où l'on stationne pour manger et se reposer jusque 6 heures du soir ; puis, en route pour Saint-Louis de Mirumbi. — Les rameurs chantent toujours en ramant, et la barque en contient une douzaine, plus un certain nombre de soldats du capitaine Stairs.

Jeudi, 22 octobre. — Après avoir bien dormi au bateau, le matin j'aperçus la demeure du capitaine, et, à côté, son village appelé Saint-Louis. A 9 heures je débarque sur la plage avec toutes mes malles. J'ai fait vite transporter mes bagages par des hommes que le capitaine Joubert m'envoyait. La caravane de Stairs est ici campée; bientôt elle se remettra en route pour le Katanga.

MM. Bodson, de Bonchamps, et le docteur Moloney me reçoivent sur la plage, et aussitôt je me mets en route vers la demeure du capitaine, située à un bon quart d'heure de la plage.

En chemin, je trouve le brave capitaine Joubert qui venait à ma rencontre, ayant appris qu'un Européen avait débarqué. Malgré ses 50 ans, il est encore bien vert, mais on voit qu'il est beaucoup usé par son long séjour en Afrique. Je m'installe donc chez lui; il est d'une gentillesse hors ligne : du reste, c'est un Français, c'est

1. Lettre de 40 pages contenant 3 photographies. Datée de Mirumbi, 20 décembre 1891 et déposée à Bagamoyo, le 21 mai 1892, elle est arrivée à Namur le 22 juin 1892.

2. Cette lettre d'Alexis Vrithoff commençait par des détails que nous reporterons plus loin afin de suivre l'ordre chronologique.

assez dire. Il y a presque famine dans le pays par suite du grand nombre de réfugiés, qui, fuyant devant les razzias des Arabes, sont venus construire ici leurs villages. De la sorte, ils sont protégés par le voisinage du capitaine Joubert.

Celui-ci n'a pas encore reçu les 320 fusils que les anciens Zouaves belges et français lui ont envoyés en cadeau au mois d'avril dernier.

Vendredi, 23 octobre. — Le capitaine Joubert est en train de préparer une chapelle, et de temps en temps on aura la messe dite par un Père de Mpala ou un autre Père de passage, et peut-être aura-t-on bientôt ici une mission. Une caravane de missionnaires belges est en route pour le Tanganika : ils viennent remplacer les missionnaires français, qui vont aller sur l'autre rive du lac.

Le capitaine a chez lui une trentaine d'enfants rachetés, comme cela se pratique dans les missions. Il a donc beaucoup de besogne : ouvrages de menuiserie, de jardinage, de pharmacie, etc. Il règle les différends entre les chefs de villages du Marungu, et de temps en temps, on va en expédition ; mais maintenant il ne peut plus y aller, car les longues marches le fatiguent. Il pleut tous les jours depuis le lendemain de mon arrivée : c'est le commencement de la *massica* (saison des pluies), et nous en avons pour cinq mois à recevoir de la pluie, d'ailleurs nécessaire à la culture. La pluie est toujours amenée par un violent orage et, lorsqu'il pleut, il ne fait pas bon voguer sur le lac.

On cultive ici le blé, le riz, le manioc, les kalangas, les pommes de terre, la canne à sucre, le sorgho, et on a des légumes, des oignons. Nous avons même apporté une caisse de semences au capitaine Joubert.



